

Xavier Noiret-Thomé — Objetto

Xavier Noiret-Thomé — Objetto



Pas les peintures. Le livre de Xavier Noiret-Thomé recense autre chose que ce pourquoi on l'a connu, et donc non pas ses peintures, mais ses objets, assemblages hétéroclites et parfois peints — qui avaient jusqu'alors échappé à mon attention. Or, s'il peut être aussi inconfortable (ou fort commode au contraire...) de se voir confier un texte sur tout un pan de l'œuvre qu'on a négligé, il l'est peut-être encore plus d'écrire après tout un petit monde, d'artistes, d'auteurs, d'amis de l'artiste qui, eux, semblent, à les lire, être parfaitement au parfum de ces sculptures manigancées par XNT. C'est même ce qui m'a frappé d'emblée : la familiarité qu'entretiennent les auteurs de ce catalogue avec l'œuvre qu'ils avaient sous les yeux. Ils en parlent souvent comme d'une vieille connaissance, en prenant plus ou moins de pincettes rhétoriques, en affichant plus ou moins leur culture ou celle de XNT. Manifestement, celui-ci ne leur a pas fixé de règles, ni même de format. Les contributions mises bout à bout, classées selon un principe fort horizontal : une page chacun, affilie l'ouvrage au genre littéraire des miscellanées, ce mélange sans unité stricte de textes parfois à peine finis, sans que cet inachèvement implique qu'ils soient bâclés. Ici, les formes et les tons sont, au choix, ceux du poème en alexandrins, du schéma, de l'acrostiche, de la docte exégèse d'un objet mis en regard avec le reste de la pratique de son auteur, de la farce comique, du dialogue de théâtre, du pastiche plus ou moins avoué d'entrée de dictionnaire spécialisé (on pense à la définition du masque Ndomo par Toma Muteba, conclue par une interprétation de la « mutation inattendue » générée par XNT à cet « objet blessé »), du conte cruel

Futur antérieur

Généreuse la blessure, généreusement pénètre le cœur,

Révèle et laisse

En gage de nous l'ivresse de l'oubli, le regard qu'on ne voit pas.

Ni d'or ni de cristal, la boule que tu levais de terre dans la nuit.

Du cœur le bond à terre

D'amour dense, de fibre rose, flasque consolidée de caoutchouc.

Joyeuse secousse, l'os broyé ne porte du destin que le fracas.

Corps déchiré, nuque brisée,

Deux noms croisés en fin de l'alphabet laissent derrière eux tout langage.

(Extrait de *Vitriol*, Kerguéhenec, 1993)



*La Truelle ou l'Éloge
d'un monde riant*, 2002,
truelle en métal et
bois, peinture à l'huile
et acrylique,
22 x 10 x 12 cm –
Collection de l'artiste.

Blindman et sa femme ont des enfants qu'il ne peut pas voir, un destin qu'il compense par le sens du toucher. Immédiatement après la naissance les sensations commencent. Dix tendres bouts de doigts sur la fontanelle palpitante, qui glissent ensuite le long des méridiens, cinq tâtonnent à gauche et cinq explorent l'autre côté. En cours de route, ils croisent toutes sortes de choses, un nez retroussé, des petites oreilles aux poils duveteux, des lèvres vigilantes qui se séparent immédiatement au premier toucher, une langue rugueuse qui prend le bout du doigt pour un mamelon et commence à le suçoter. Du rétrécissement du cou, ses mains affectueuses se déploient sur la latitude des épaules potelées. La précision avec laquelle il « lit » le visage et le corps des enfants donne l'impression qu'il modèle de ses propres mains sa progéniture.

(Extrait de *Nachtschrijver*, Atlas Contact, Amsterdam/Anvers, 2017)



C'est une valise et son emballage. Sur la photo qu'un des artistes m'a envoyée, un module en bois se déploie en quatre panneaux. Seuls trois, disposés sur un socle, sont visibles à l'image. Le premier volet affiche un A4 en noir et blanc. On y devine des mains au-dessus de formes numériques datant de l'âge pré-internet. Le second supporte une sorte de plaque métallique concave. Le troisième, au fond de ce que l'on devine être la boîte en laquelle tout se replie, expose une toile texturée, suivant les reliefs de trois rectangles et d'autant de variations de teintes d'aluminium. C'est tout aussi bien une boîte qui se referme et se transporte à l'aide d'une poignée posée sur le rebord de la partie creusée. L'idée de valise a une histoire, connue. Mais un autre élément me fait signe. Suspendue sur le mur, surplombant le reste de l'œuvre, un genre de housse avec des lanières. C'est la pièce maîtresse de l'ensemble, par sa couleur. Du moins, est-ce celle-ci qui m'a fait arrêter sur ce travail collectif parmi les différentes images que Xavier Noiret-Thomé m'a fait parvenir de son travail. Je n'arrive pas à lire les mots inscrits dans le sens de la longueur sur les lanières qui enrobent l'étui de toile (ou en cuir?) et se terminent par des boucles de ceinture. Qu'importe. Oserai-je avouer, ici, mon goût pour l'ambivalence que suggère cette nuance d'écru? Cette toile de jute, peut-être, dont mon imaginaire active les références. Non pas la Seconde Guerre mondiale, mais ceux qui dans sa succession ont essayé d'en expurger les crimes en en déterrants les tonalités. Une couleur allemande, une couleur de terre et de chairs mêlées. La figure prêcheuse de Joseph Beuys, le spectre de Bernard-Lamarche Vadel, un berger allemand dans un coin, hors-champ; mon cerveau remonte un film de Syberberg. Pas de feutre gris-brun, ici, ni de mousse ocre et jaune, mais un voyage m'est raconté. Cet emballage, au contenu incertain et fragile, a voyagé en Europe pour aller vers le Monténégro en 1995.

Webman, 2009,
sculpture africaine en
bois et cuir, tapettes
à mouches en plastique,
acrylique sur bois et
moteur électrique,
160 x 50 x 50 cm –
Collection de l'artiste.

